



ALEXANDRE DE LÉAL

ENTRETIEN AVEC... **LYDIA JARDON**

DIRECTRICE DES FESTIVALS MUSICIENNES À OUESSANT ET EN GUADELOUPE, LYDIA JARDON EST AUSSI LA FONDATRICE DU LABEL AR RE-SE. PASSIONNÉE DE TRANSCRIPTIONS, ELLE VIENT DE GRAVER « L'OISEAU DE FEU » ET « LE CHANT DU ROSSIGNOL » DE STRAVINSKY.

Qu'est-ce qui vous incite à aller vers des transcriptions de Stravinsky et plus généralement à vous intéresser à des répertoires rares ?

C'est presque toujours à l'occasion de rencontres imprévues et pas nécessairement avec des musiciens, que j'ai accepté des idées de programmes au départ étonnants. C'est ainsi que j'ai conçu, en 2001, le premier disque de mon label, consacré à la transcription de *La Mer* de Debussy par Lucien Garban. Il en est allé de même avec les Sonates de Miaskovsky. Hasard qui ressemble à chacun de nous : chaque fois les répertoires me

correspondaient. De fait, je n'aurais pas pu aborder ces partitions de Stravinsky si je n'avais pas enregistré des disques consacrés à Rachmaninov, Scriabine et Miaskovsky.

Avant d'aborder *L'Oiseau de feu* et *Le Chant du rossignol*, quelle idée aviez-vous du répertoire pianistique de Stravinsky ?

L'étude du catalogue s'est posée lorsque j'ai voulu ajouter une pièce à *L'Oiseau de feu* (43 minutes) afin de compléter le disque. Le répertoire pour piano seul de Stravinsky est, dans ce domaine, assez pauvre. La découverte de *Chant du rossignol*, gravé ici en première mondiale, représentait une belle opportunité. Autant

la partition semble dépouillée en regard de celle de *L'Oiseau de feu*, autant elle requiert la même méticulosité, tant la difficulté pianistique est redoutable, notamment dans la *Marche chinoise*.

Comment avez-vous préparé l'enregistrement de *L'Oiseau de feu* ?

Tout d'abord, il m'a fallu six mois pour apprendre la partition, que j'ai jouée dans le cadre du Lille Pianos Festival, puis ultérieurement à d'autres reprises. Pour cette pièce, l'attente de l'enregistrement fut salutaire. Rien n'est plus passionnant en effet que de laisser « infuser » ces partitions gigantesques pensées à l'origine pour l'orchestre. C'est avec le temps que l'on acquiert l'aisance pour entrer dans la magie de l'œuvre. Il faut donc beaucoup de patience, de travail, à la fois pianistique et sur soi. La transcription s'inscrit dans une forme de « maturité sereine ».

Êtes-vous intervenue sur la partition ?

Dans le cas présent, ce fut une nécessité. Il fallait trouver les meilleures solutions digitales et, par conséquent, s'investir dans l'écriture. J'ai passé beaucoup de temps à faire « tenir », par exemple, les trois ou quatre portées aux deux mains. On le voit d'ailleurs sur la couverture même du disque ! La musique de Stravinsky, tout comme celle de Beethoven, est inconfortable au clavier. Or ce qui m'intéresse, c'est le plaisir de l'aisance pianistique. En récital, on doit tout rendre accessible, compréhensible à l'auditeur. C'est une obsession qui me guide sur scène et que j'essaie de transmettre à mes élèves. Yves Nat disait à ses étudiants : « *Dis-moi quelle est ta conception de l'œuvre, je te dirai quel est ton doigté.* »

Comment suggérer, au piano, la sonorité et les timbres des pupitres de l'orchestre ?

À vrai dire, je ne voulais pas faire un disque de piano, mais d'orchestre... au piano ! Pour essayer de restituer, par exemple, au début de l'œuvre, l'atmosphère « glauque » des pupitres qui semblent émerger des abîmes de l'angoisse, l'écoute intérieure est fondamentale. C'est une musique qui est évidemment russe, mais aussi, et par bien des aspects - sa transparence notamment -, très française. Cela est encore plus frappant dans *Le Chant du rossignol*, aux timbres si proches de ceux employés par Messiaen. Pour Stravinsky, il devait s'agir d'une musique expérimentale.

Parlez-nous de vos projets...

Le prochain disque sera consacré exclusivement à des œuvres de compositeurs bretons, et il y en a beaucoup ! Après, j'ai très envie de retourner à la musique espagnole. Sur un autre plan et suivant le concept établi, les prochaines éditions des festivals et académies Musiciennes en Guadeloupe (mai 2013) et Musiciennes à Ouessant (août 2013) rendront hommage à des compositrices caribéennes et européennes et seront interprétées par des interprètes essentiellement féminines.

Propos recueillis par S. F.

IGOR STRAVINSKY **PIANISTE**

(1882-1971)

L'Oiseau de feu. Le Chant du rossignol (versions pour piano)

Lydia Jardon (piano)

Ar Re-Se 2012-1 (Codaex). 2012. 1 h 03'

■ Ce qui séduit dans l'écoute de *L'Oiseau de feu*, c'est d'abord la parfaite compréhension de la polyphonie de l'orchestre et sa transposition au piano. L'instrument est par définition réducteur. Pourtant, il peut aussi, dans cette pièce, nous aider à approfondir la structure originale de l'œuvre.

Lydia Jardon appuie son interprétation sur des repères, parfois même des détails qui explicitent le message musical. Cette démarche minimaliste nécessite une connaissance intime de l'œuvre orchestrale. Elle est une sorte de « commentaire composé », comme pour un travail littéraire. Elle dépasse la valeur musicale des notes. Le résultat est plus que surprenant : il rend la pièce dans toute sa magnificence et complexité, sans les « trucs », les effets pianistiques, le cache-misère d'une pédale envahissante. Une telle approche demande un effort de concentration de la part de l'auditeur.

Le Chant du Rossignol dans sa nudité syntaxique appartient davantage à l'expérimentation sonore, le piano annonçant le langage harmonique de Messiaen. Un travail de titan pour un résultat passionnant.

S. F.

